





L'OR  
MAUDIT



# Éditions la Völva

© Éditions la Völva, 2016  
79 D rue Fontaine Écu 25000 Besançon  
Tél. : 06 31 08 84 26  
e-mail : [contact@editions-lavolva.com](mailto:contact@editions-lavolva.com)  
ISBN : 979-10-95451-11-2

**Cécile Lozen**

**L'OR  
MAUDIT**

**Éditions La Völva**  
Collection : Littérature

*À Mamie*

## Avant-propos

À Delphes, en ces temps oubliés de grandeurs et de rages, le choc brutal de deux civilisations antagonistes fut à l'origine de l'une des plus mystérieuses légendes de l'Occitanie, le fameux « or de Toulouse » ou « *aurum tolosanum* », ramené par le peuple gaulois des Tectosages après le pillage du sanctuaire oraculaire d'Apollon, au début du troisième siècle avant notre ère<sup>1</sup>.

Des milliers de guerriers celtes, ou « galates » selon l'appréciation grecque, seraient morts durant ce siège du sanctuaire de Delphes. Pourtant, une poignée de survivants se lança dans une périlleuse épopée afin de ramener sur leur terre d'origine, l'or volé à Apollon.

*L'Or maudit* était né...





## I

Une éternité... Ce siège durait depuis une éternité. Des nuées de flèches tombaient sans relâche, accompagnées de piques acérées, de lourdes caillasses ou encore de pithoi<sup>2</sup> bourrés de poix enflammée, le tout noyant d'horreur et de blessures mortelles les rangs serrés des guerriers. À force de rester ployés, complètement figés, tenant les boucliers en hauteur pour se protéger des projectiles, ne sentant même plus leurs genoux entièrement déchirés contre le sol abrupt de Delphes, les solides guerriers galates<sup>3</sup> s'épuisaient. Du reste, un orage terrible les plongeait tous dans une obscurité incertaine alors que la lune, ronde et immaculée, aurait dû les aider... Après tant de victoires formidables sur ces terres hellènes de légendes, y compris même sur les lieux des glorieuses Thermopyles, une forme de désenchantement commençait à étreindre ces farouches combattants venus de l'Ouest, ces fameux barbares celtes, ces Galates honnis par toutes les cités hellènes. Pour la première fois, le doute s'emparait d'eux et le vin pur qu'ils avaient ingurgité toute la nuit ne suffisait plus à les motiver. Ils en avaient même oublié cet inouï butin d'or que Brennos, leur chef suprême, avait promis. La neige, linceul blanc et froid de la terre, commençait maintenant à tomber. Une humidité corrosive venait s'immiscer jusque dans les moindres interstices de leurs corps martiaux, lentement engourdis... Glanos, chef en charge de l'infanterie, regarda subrepticement par dessus son large bouclier alors qu'une chape fine de givre en diluait doucement l'éclat rouge vif, presque du sang... Le flou

gagnait ses yeux. Impossible d'avancer sous ces trombes de jaillissements meurtriers. Les blanches falaises du sanctuaire de Delphes, contreforts du Mont Parnasse, empêchaient toute manoeuvre tactique. Elles avaient, disait-on, été modelées par les dieux grecs eux-mêmes... Cette pensée le fit sourire nerveusement et, finalement, le sortit de sa torpeur statique.

— Ce déluge de traits ne cessera pas... Il va falloir renoncer, pensait Glanos à haute voix, résigné par la fatigue. Triméclios ! Extirpe-toi d'ici, va informer le grand Brennos que l'issue n'est pas possible, nous ne pourrions pas résister plus longtemps.

Triméclios, le plus fidèle des hommes de Glanos et son premier ambact<sup>4</sup>, se fraya un chemin parmi les flèches et les guerriers. Un chaos ineffable s'incarnait autour de lui. La mort piquait avec envie parmi la multitude harassée et incendiait chaque bout de chair humaine qui dépassait, pendant que la lassitude trahissait des combattants esseulés sous leurs larges boucliers. Lorsque Triméclios approcha de l'arrière-garde composée des cavaliers et des chars, Brennos regardait fixement le ciel de Delphes de plus en plus sombre. L'aube aux doigts de rose n'allait pas arriver de sitôt... Et selon une source que le grand chef galate avait jugé hautement fiable, les Delphiens avaient invoqué la veille l'aide de leur dieu, l'immortel Apollon, par le biais de rituels exceptionnels ; l'Olympien devait les préserver du pillage et d'un massacre annoncés lors du dernier oracle pythique... La nuit paraissait véritablement étrange, une neige tenue tombait sans discontinuer et en même temps, un orage noir tonnait d'une constante témérité. La terre semblait même par moments trembler de toutes ses entrailles... Déjà, certains disaient que le dieu lui-même intervenait... La venue de Triméclios ramena le grand Brennos à la réalité de l'instant.

— Hm... Ces couards de Grecs essayent de nous découper avec l'aide magique de leur dieu... Parle Triméclios ! Qu'a dit Glanos ?

— Chef, on ne tiendra pas longtemps la position, dit-il calmement. Glanos demande le retrait de l'infanterie en deçà de la falaise.

— Par le sang des dieux ! Jamais ! s'énerma Brennos en enfonçant violemment sa javeline dans le sol rocailleux. Nous tiendrons, gronda-t-il, comme nous avons déjà tenu et tant que je jugerai nécessaire de tenir. Que Taran me guide ! Ou qu'il regarde faire, peu importe ! Ah ! Nous allons avancer en suivant la stratégie, ma stratégie, largement rôdée sur cette terre d'or et de trésors. La victoire est à portée, et rien, vous m'entendez tous, rien ne nous arrêtera. Pas même Apollon ! Qu'il retourne jouer avec ses Muses ! Triméclios ! Va, retourne au front et dis à Glanos que... nous arrivons. Il comprendra. Allez, hâte-toi.

Brennos ramassa son grand bouclier sombre, orné d'une laie et d'un corbeau délinéés, tous deux rouge sang et fusionnés l'un dans l'autre, puis il rajusta d'une main robuste son ceinturon, lequel soutenait une épée à nulle autre pareille, « forgée par la foudre du dieu Taran » se plaisaient à chanter les bardes-poètes. Préparant mentalement son discours aux guerriers, les yeux tendus vers le temple du dieu solaire, il effleura machinalement le pommeau d'or pur de son épée légendaire, décoré d'un corvidé protecteur aux formes fantastiques. Puis, dans un geste technique énergique, il fit voler son sayon à carreaux multicolores pour que celui-ci retombe parfaitement sur son plastron de guerre. Des années d'entraînement physique, confirmées par l'expérience de nombreuses guerres, et ce depuis son plus jeune âge, lui avaient modelé un corps idéal tant beau que puissant. Les Grecs n'y voyaient-ils pas une incarnation d'Arès partant combattre ? Mais la terrible et bouillonnante cavalerie galate contemplait le chef de guerre exceptionnel qui l'avait conduite de victoires en victoires, jusqu'au coeur interdit de l'Hellade. Les soldats galates de Brennos en étaient tous persuadés : leur chef était guidé par l'esprit tempétueux du dieu céleste, de la foudre et de la guerre, l'impitoyable Taran. Fin prêt, Brennos fit sonner les bruyants carnyx de bronze et de fer : les ordres allaient être annoncés. En un éclair, les cavaliers et leurs montures s'étaient redressés, accompagnés

pour certains des biges<sup>5</sup>, tous répartis ensemble en quinconce afin de lancer un assaut puissant. Pourtant, les élégants chevaliers savaient qu'une manoeuvre de cavalerie lourde était impossible pour accéder au sanctuaire...

— Cavaliers ! Nobles guerriers ! J'ai à vous parler ! hurla froidement Brennós. Descendez donc de votre monture et de votre char, car cette nuit, nous irons à pied dans la mêlée. Allons dès maintenant renforcer les premières lignes courageuses ! Montrons à nos frères de l'infanterie, positionnés en avant, en bas de la falaise, que nous n'avons pas besoin de destriers pour nous battre ! lança-t-il de sa voix fière et efficace. Allons mes frères ! Honorons notre nom de chevaliers, honorons notre rôle de meneurs d'hommes ! Et par Taran, faites sonner les invincibles carnyx ! Éteignez vos torches pour surprendre les Grecs et tous, oui, TOUS, s'époumona-t-il jusqu'à cracher du sang, hurlez aux dieux que la gloire se nourrit de FUREUR et... de SANG !

En contrebas de l'escarpement sacré, chacun des mots du grand chef galate résonnait d'une intensité sauvage, presque mystique... Ainsi, une large clameur s'éleva des lignes arrières. Et grâce aux cris rauques des carnyx, retentissants d'un fracas incroyable, le vacarme galate renvoyé par la falaise et amplifié sur chaque rocher, parvint à couvrir entièrement les rugissements sourds de l'armée grecque. Dès lors, un frisson de bravoure s'empara des premières lignes galates, depuis trop longtemps à genoux sous les flèches. D'un coup, ils se levèrent tous, agitèrent avec fougue leurs boucliers vers le ciel et se mirent à tonitruer de concert. Le tumulte galate fut tel que les Grecs cessèrent subitement leurs traits. La voie sacrée vers le sanctuaire du dieu Apollon apparut alors dégagée. La masse frénétique des Galates en profita et se jeta frontalement pour un assaut final héroïque. Chacune des grandes portes, situées sur le chemin abrupt menant au temple, céda aux premières charges redoutables. Les batailles se livrèrent alors au corps à corps, entre les statues géantes et les édifices aurifères étincelants. Les Grecs, éclairés par leurs torches, s'avéraient des proies faciles pour les Galates, car ceux-ci évoluaient dans un paradoxe de furtivité et de brutalité guerrière, tous

feux éteints. Dans les mêlées, on reconnaissait rapidement les officiers galates de haut rang : en plus de leurs imposants boucliers oblongs et de leurs très longues épées, ou encore de leurs dagues magnifiques et de leurs lances agiles, ils arboraient une armure rare et performante constituée d'une fine cotte de mailles<sup>6</sup>, longue jusqu'au-dessus des genoux, ou plus courte selon, portée sur une linothorax<sup>7</sup> à lambresquins<sup>8</sup> de cuir, souvent rehaussés de fer ou d'or. Un casque de fer à protège-joues, agrémenté d'un cimier original, complétait la panoplie guerrière du noble galate. Quant à la multitude de fantassins, suivant leurs rangs et leurs moyens, ils possédaient un grand bouclier et ils trucidait à l'aide d'une lance de taille variable, d'un efficace glaive aussi long qu'un bras, d'un poignard d'appoint ou encore d'une hache ancienne. Beaucoup combattaient vêtus d'une tunique colorée à manches tombant sur des braies courtes et ajustée au niveau de la taille par un baudrier. Certains, la première ligne des champions, seulement armés d'une longue et lourde épée, portaient une sorte de pagne ou de *subligaculum*<sup>9</sup> simple. Des torques et de multiples bracelets d'or pur étaient censés les protéger, par enchantement. Cette vulnérabilité assumée de l'élite guerrière celte horrifiait d'autant plus ses ennemis, car ces hommes devaient être des immortels pour se battre ainsi, entièrement nus... La bataille s'incarnait en de multiples combats individuels, chaque Galate cherchant dans le fourmillement grec un adversaire digne de lui. Pour les autres, le choc des deux fers ne durait pas bien longtemps, car si le premier coup était paré, le second faisait gicler énergiquement le sang, à défaut de sectionner un bras ou une jambe, puis la mort faisait l'objet d'un troisième coup d'épée, d'une fureur implacable. Les Grecs n'avaient jamais éprouvé d'hommes aussi dangereux, impitoyables et impressionnants à la fois. Les Galates affichaient tous au moins une tête de plus que les Hellènes et la plupart, glabres ou portant une barbe naissante savamment entretenue, possédaient de fins cheveux longs tombant sur les épaules, ou alors portés plus courts, coiffés soigneusement, de sorte à créer une multitude d'épis. Mais surtout, leurs corps étaient sculptés d'une musculature athlétique

incomparable. Et leur fière allure, alliée à une puissance inébranlable, apparaissait totalement inédite aux Grecs.

Dans le brouhaha des vociférations guerrières, un cri de stupeur se détacha. C'était Glanos, le chef de l'infanterie galate, qui, après avoir esquivé une lance grecque, glissa sur le rebord du mur soutenant le soubassement du grand temple d'Apollon. Il perdit l'équilibre et son épée simultanément. Filant vers l'horizon, celle-ci alla se fracasser contre un énorme rocher<sup>10</sup>, à la silhouette informe et ténébreuse. Dans cet instant suspendu, Glanos discerna le rempart massif qui soutenait les différentes terrasses du sanctuaire de Delphes, et ce caillou géant, cet amas volcanique figé où s'était arrêtée son épée, s'avérait en être le centre strict. À environ un demi-stade de lui, il observa trois Grecs prendre une flèche et bander leurs arcs. Déjà il sentait venir sa mort, le crâne et le corps fracassés en bas du mur monumental, son cadavre lardé de traits voraces. Quelle horreur indicible pour un Galate de mourir sans son épée brandie haut vers le ciel et vers l'ennemi... Malédiction suprême ! Apollon le boutait hors de son sanctuaire, et ce, sans même combattre... Ce dieu grec au qualificatif d'« Hyperboréen » se souvenait-il, était réputé proche des dieux et des ancêtres de tous les peuples du Couchant, mais maudit soit-il pensa Glanos, ce dieu est un lâche s'il ne me laisse pas le combat ! Le valeureux capitaine tenta alors, tant bien que mal, de se retourner rondement pour esquiver les projectiles des archers ennemis, mais dans le geste, il dut également dégainer son petit poignard de ceinture et le planter dans le cou — seul point vulnérable des hoplites lourdement armés — de plusieurs soldats grecs fondant sur lui. L'instant dura une éternité. Les trois archers en face, de l'autre côté du muret, le menaçaient toujours alors que sa dague ne pouvait, hélas, suffire à les contrer efficacement. Trop loin et trop nombreux... Une dernière fois, Glanos vitupéra et convoqua la déesse Morriagena Andarta, guide et protectrice de son peuple, les Rutènes<sup>11</sup>. Alerté par ce cri de détresse, son ambact Triméclios se retourna et lança, coup sur coup, deux *madaris*<sup>12</sup> en direction des archers qui pointaient dangereusement Glanos. Transpercés de part en part, deux des trois Grecs s'effondrèrent

lourdement vers le néant, leur sang noir abreuvant de plusieurs jets abondants le sol delphien accidenté de rocailles. Glanos sauta alors avec agilité du mur élevé en s'aidant astucieusement pour atterrir des lourds cadavres grecs. Puis enfin il se jeta de tout son poids sur le dos du troisième et dernier archer en évitant de justesse sa flèche mortifère. Il l'égorgea jusqu'à la limite de la décapitation, et sourit à la déesse. Vaincre est revigorant, constatait-il avec une forme de naïveté. Puis, une main familière et salvatrice lui rendit son épée. C'était le fidèle Triméclios. Ensemble, ils reprirent le combat, rayonnant tous deux d'une ardeur sauvage. Dos à dos, les deux musculeux Galates alignaient les duels mythiques contre les Grecs les plus impressionnants, tout en se protégeant l'un l'autre des attaques fourbes de certains hoplites désemparés.

Animés d'une hargne féroce, le grand chef Brennos et sa cohorte de cavaliers à pied parvinrent à tuer la dernière centaine de Grecs gardant l'accès au temple sacré d'Apolon. La nuit épaisse tendait maintenant vers une aurore fantastique et triomphante. Le sang des Grecs coulait, le soleil commençait à se lever.

## II

À l'intérieur du sanctuaire sacré et oraculaire de Delphes, des cris épouvantables, mêlés à des rumeurs toujours plus folles, détaillaient avec insistance la cruauté inégalée de ces barbares sanguinaires assoiffés d'or, venus de l'Ouest. Toute cette détresse invraisemblable était parvenue jusqu'aux oreilles de la Pythie, la prêtresse prophétesse consacrée et considérée comme fille d'Apollon, renommée dans toute la Grèce et jusqu'aux confins du monde connu. Ces mercenaires et pillards celtes ne respectaient rien, pas même les dieux et les morts... On disait même que Ptolémée Kéranos, le roi de Macédoine, avait subi les pires outrages lors de sa défaite contre les Galates, il y avait de cela quelques semaines. Son corps avait été décapité sauvagement alors que le cadavre encore chaud gisait sur le champ de bataille. La tête de Ptolémée avait été exhibée, fichée tel un vulgaire morceau de viande sur la lance de son meurtrier, le chef galate borgne Bolgios<sup>13</sup>.

Toutefois, en lieu et place d'une logique frayeur, un écho bizarre sur les barbares décupla la curiosité de la sibylle delphienne. Ainsi, certains avaient déclaré que parmi les barbares se trouvait un homme inspiré des dieux, car celui-ci était parvenu à faire franchir, sans retard ni aucune perte pour son armée, l'impétueux fleuve Sperchios, situé au Nord de Delphes, pourtant coupé préalablement de tous ses ponts par les Grecs. Les Celtes avaient réussi à traverser la bouillonnante rivière en transformant leurs boucliers en



nacelles, une ruse digne d'Ulysse et des temps homériques, pensa-t-elle...

La Pythie avait congédié les prêtres et les assistants du sanctuaire, venus collégialement lui demander ce qu'il allait advenir. Elle préférait rester seule. Étrangement, elle n'avait pas peur, comme si le dieu lui intimait de ne pas céder à la panique générale. Elle savait aussi que le gros des troupes galates était resté dans le Nord, en Macédoine, sous le commandement d'Achichorios, général au demeurant plus raisonnable. En effet, il n'avait pas voulu participer à l'expédition suicidaire de Delphes...

Elle le sentait, le grand temple d'Apollon ne tomberait pas aujourd'hui et elle ne mourrait pas non plus.

L'Oracle avait parlé. Elle était l'Oracle.

Un instant plus tard, des hurlements et des cliquetis graves de ferrailles se firent entendre. Ils approchaient... Calmement, elle s'enfonça au plus profond du temple afin de procéder à une dernière libation.

### III

— Emanos ! Thessaloros ! Regardez tous ces ors qui brillent ! Les dieux grecs sont assez riches pour donner aux hommes, non ? s'exclamait Brennos, d'un ton largement moqueur.

Les deux plus importants lieutenants du chef, posant leurs yeux plus loin que là où frappaient leurs épées, s'attardèrent, abasourdis. Des myriades de cadavres encore sanguinolents venaient envelopper d'un triomphe rare tous ces innombrables « trésors » de Delphes, qui se révélaient être des dons en provenance du monde hellénistique, accumulés depuis les temps ancestraux et ostensiblement présentés aux regards publics, sur le parcours menant au grand temple d'Apollon. Parmi les richesses présentes, une multitude de statues aux formes humaines, bizarrement trop réalistes pour les yeux non habitués des Galates<sup>14</sup>, représentaient les dieux des Grecs. Avec évidence, ces objets inanimés de marbre et de bronze leur apparurent parfaitement grotesques. Et l'ombrageux chef de guerre se fendit d'un bruyant éclat de rire, extrêmement communicatif, qui s'étendit à toutes ses troupes. Comment pouvait-on penser aussi naïvement que les dieux puissent posséder une forme humaine, si belle soit-elle ? débattait Brennos avec ses deux adjoints, Emanos et Thessaloros, tout en arrachant de son socle une statue entièrement dorée, figurant Apollon. Cela leur apparaissait méprisable, comme une injure aux dieux. Raison de plus pour prendre tout cet or : il n'appartenait pas à des dieux mais à des statues ! Le sanctuaire pouvait

dès lors être pillé en toute impunité. Mais avant la collecte des trésors, Brennos donna le signal pour « terminer » la victoire. Ainsi, rituellement, après chaque grande bataille gagnée, aucun prisonnier ne pouvait être gardé, et ceux qui étaient blessés, s'ils ne pouvaient s'enfuir, mouraient achevés. Quant à ceux qui étaient valides, certains étaient libérés pour qu'ils puissent conter avec moult détails la honte de leur défaite. Pour les autres, ils devenaient esclaves, et souvent, quand la guerre se déroulait en dehors des Gaules, ils finissaient sacrifiés aux dieux. C'était d'ailleurs pour ceux-là une véritable chance, car ils obtenaient finalement une mort honorable. Les Galates de Brennos s'estimaient particulièrement cléments en les achevant de la sorte. « Les cris d'horreur des Grecs survivants nourrissent l'insatiable cœur des dieux » chantaient déjà les bardes, présents pour témoigner de la gloire de chacun, et discrets jusque avant la victoire, pour ne pas se faire trucider. D'un oeil ravi, le chef regardait toutes ces hécatombes incroyables sur le champ de bataille, conçu comme une entité autonome sacrée. Les acteurs de la funeste et glorieuse mêlée allaient simplement pourrir, pour le grand plaisir des dieux. Et en toute logique, les âmes des plus valeureux Galates atteindraient les cieux de l'harmonie divine.

Une fois les exécutions des prisonniers et des blessés achevées, un effroi glacial vint caresser une dizaine de Grecs restante, composée du commandant en chef du sanctuaire et de la plupart de ses officiers. « Le meilleur pour la fin, fin dénouement du destin » scandaient les bardes, le sourire aux lèvres. Les pupilles immobiles de ces derniers Grecs encore vivants trahissaient une peur incoercible, et l'urine acide nourrissait maintenant le sol sacré de Delphes... Derrière cette ultime phalange hellène, qui s'était retranchée en deçà du grand temple dans des barricades sans espoir, s'étaient également réfugiés quelques éléments de la caste sacerdotale en charge du sanctuaire de Delphes. Une partie des prêtres et de leurs fidèles assistants n'avaient pas voulu partir du site sacré, ils avaient eu confiance en la protection de leur dieu, le céleste Apollon... Après de très brefs pourparlers avec Emanos, premier bras droit de Brennos,

l'élite grecque d'officiers et de religieux se rendit sans résistance aucune. Sur ordre, tous s'alignèrent en silence, la tête baissée, les mains jointes dans le dos, face au grand temple d'Apollon, tous ostensiblement pétrifiés de terreur et comparables à leurs statues de pierre. Spectateurs impuissants de leurs destins tragiques, ils ne pouvaient que trembler face à un tel déchaînement de force et d'impiété. Le carnage fut à la hauteur de la prise, tous ces Delphiens d'exception périrent exécutés avec l'honneur et le rituel dûs à leur haut rang : d'un seul coup d'épée et la tête tranchée. C'était là un privilège accordé par les Galates, pour qui les têtes de leurs ennemis s'avéraient être un trophée social et sacré, qu'il fallait arborer sur le poitrail de son cheval, choyer dans son foyer ou sacrifier aux dieux. Un infime honneur selon les coutumes des Gaules, une honte infâme pour les Grecs... Et certains des guerriers galates, les plus courageux de l'assaut, eurent même la faveur de lancer ce précieux trophée chevelu vers le néant sacré de la bataille, vers cet obscur rocher central qui les inspirait tant et qu'ils sentaient d'essence divine.

Dès lors, le sanctuaire s'offrait dans sa totalité aux yeux et aux mains des Galates. Pour un moment, certes, mais quel moment. Brennos contemplait l'horizon éblouissant, le Mont Parnasse flambait des feux d'une aurore sacrée. Une gloire éternelle gravée dans l'histoire et dans les mémoires, et bientôt chantée par les bardes de toutes les Gaules. Les trésors du sanctuaire, toujours plus nombreux, s'amoncelaient en approchant de l'entrée du grand temple. Apollon semblait leur ouvrir les bras, remplis d'or... L'armée galate se stoppa et s'organisa sur les ordres de Brennos : la victoire fut sonnée officiellement. L'ordre que tous attendaient fut enfin signifié : décoller les cadavres les plus prestigieux et s'accaparer les richesses du sanctuaire. Les Galates venaient de conquérir le fameux nombril du monde. Les trophées sanglants et aurifères de cette incroyable bataille le concrétisaient, irrévocablement.

#### IV

Le général Brennos, accompagné de Glanos et de son frère Emigenos, tous deux chefs de l'infanterie, avancèrent d'abord vers le somptueux temple d'Athéna dit Pronaïa, car il précédait le temple principal du sanctuaire consacré à Apollon. Camulos et Uidos, deux des plus importants officiers de la cavalerie, emboîtèrent également, sur ses ordres, le pas de leur chef. Quant à Emanos et Thessaloros, les deux adjoints de Brennos, ils étaient restés en retrait et supervisaient le pillage rationalisé ou plutôt ritualisé du sanctuaire. Après quelques pas, la petite section d'élite accompagnant l'ardent Brennos parvint devant le grand temple du dieu Apollon, le plus beau de tous les dieux, désigné tout à la fois comme *hyperbóreos*<sup>15</sup>, *loxías*<sup>16</sup>, *Sôter*<sup>17</sup> ou encore *Phoebos*<sup>18</sup>. Le délicat Uidos s'arrêta un moment, interdit, les yeux rivés sur le fronton sculpté du temple. Il réussit à identifier la mère du dieu solaire, Létô, mais aussi Artémis, sa soeur jumelle, ainsi qu'un groupe représentant les muses douées des arts, puis un autre figurant le soleil couchant, et pour finir, il courut jusque vers l'autre fronton et il put distinguer Dionysos, sorte de frère du dieu, accompagné de ses éternelles disciples, les Thyiades. Uidos se distinguait de la plupart des guerriers galates, car il avait suivi une formation de druide durant une douzaine d'années, sur les ordres de sa mère, Uvatia, veuve d'un notable de la tribu des Tecosages, dotée du précieux don de guérir. Mais l'appel de la gloire, avec la soif de découvrir de nouveaux horizons, avait été plus fort. Uidos avait donc renoncé au compagnonnage

des sciences, des dieux et de la philosophie pour partir à la conquête de l'héroïsme militaire. Brennos savait apprécier ses conseils avisés et Uidos se révélait, *in fine*, tant bon guerrier que diplomate. Aussi, lorsque le chef le vit dans cet état de transe, il vint à lui.

— Uidos ! Enfin, par le sang des dieux, l'apostropha Brennos en lui souriant avec insolence, ce ne sont que des illusions ! Et tu es bien placé pour savoir que ces images sculptées ne sont pas les dieux eux-mêmes...

— Oui, certes, Brennos, mais... leur beauté m'indispose fortement. De plus, sais-tu que certains de nos ancêtres, et Glanos le sait autant que moi, envoyaient chaque année des offrandes exceptionnelles pour ce dieu à Délos, une île grecque appartenant entièrement à Apollon ? Donc, si l'on cherche bien, certaines de ces offrandes ancestrales doivent être présentes aussi ici, quelque part, peut-être à l'intérieur du temple...

Uidos se mit alors à réfléchir, presque inquiet, puis il reprit.

— Chef, nous devrions juste prendre l'or du sanctuaire, le dédier véritablement au soleil, là, devant, vers l'Est, et partir dès maintenant, lui précisa-t-il avant qu'un long silence ne vienne s'interposer. Brennos, je crains véritablement qu'il ne faille pas pénétrer dans le temple, ajouta-t-il sombre et solennel sous forme d'avertissement.

— Non, Uidos, non ! répondit Brennos d'un ton sec. Regarde, lui dit-il en montrant l'immensité des cadavres grecs jonchant un sol gras, entièrement maculé de sang. Apollon nous a laissé la victoire et il faut l'honorer. Mais, l'honorer selon nos coutumes. Nous devons entrer dans son temple pour lui offrir un sacrifice, apportons-lui les têtes des faux prêtres qui le servaient et des généraux qui étaient censés le protéger. Débarrassons-le de toutes ses statues encombrantes et illusives, ouvrons aux trois mondes son temple si fermé ! Et puis, mon fidèle Uidos, je voudrais aussi savoir ce qui nous attend maintenant...

Brennos grattait inconsciemment l'abstrait corvidé d'or pur de sa terrible épée, puis il reprit :

— Je me demande Uidos, que devons-nous faire maintenant, mon ami ? Continuer encore plus profond vers le Sud de la Grèce ? Ou plutôt rejoindre Achichorios et fonder enfin les nouvelles cités ? Ou encore, peut-être, se diriger vers ces fameuses terres des Origines dont les légendes nous parlent tant ? Tu vois Uidos, il faut que je rencontre, là maintenant, tant que nous sommes victorieux et sans entraves, cette si renommée femme prophétesse du monde hellène, fille d'Apollon, cette Pythie... Entrons maintenant dans le grand temple d'Apollon et allons à sa recherche, mon ami.

Le diplomate Uidos s'inclina avec un petit signe de la main, c'était le chef, il était hors de question d'aller jusqu'à l'affrontement. Cette discipline qu'il s'appliquait avec force lui rappelait les premiers enseignements lors des apprentissages consacrés, et tout se résumait au final dans une triade fondamentale : faire le bien, s'exercer au courage, honorer les dieux. Le grand général d'armée savait donc forcément ce qu'il faisait...

— Glanos ! héla Brennos à tue-tête, va et éclaire devant, nous entrons voir Apollon !

De menues barricades et quelques corps encombrant l'antichambre du temple étaient dégagés rapidement par les cinq guerriers, à mesure de leur progression. Une fois à l'intérieur, le silence sacré de cet univers fastueux et inconnu les força tous à une déférence soudaine. Ruisselant de sang et de sueur, le casque à la main, l'épée au fourreau, ils se figèrent, hébétés. Dans le clair-obscur de minces faisceaux lumineux, les statues d'Apollon et des autres divinités paraissaient se mouvoir autour d'eux... Ils avancèrent. Le lointain fracas des armes avait cessé depuis un long moment et il leur semblait à présent percevoir une mélodie funèbre. Hypnotique, elle semblait se dissoudre dans l'atmosphère confinée du temple, créant une dimension surnaturelle...

— Mais qu'est-ce enfin ? Uidos, quel est donc cet insensé prodige ? se demandait le grand Brennos, fébrile et surpris par l'étrangeté de la situation. Les dieux ne peuvent pas s'incarner dans des créations humaines, qu'elles soient de pierre ou de bronze ! Tout cela n'est qu'illusions !

Le chef parlait seul, de plus en plus fort, mais sa voix venait pourtant mourir sur les murs sourds du temple. À force de se convaincre, il sentait la folie qui commençait à l'étreindre, doucement...

— Nous devenons fous !

L'atmosphère dans le temple sacré, curieusement lourde et surnaturelle, les troublait tous fortement, jusqu'à les étouffer d'un plaisir étrange. Le chant ensorcelant continuait. Sans fin. Alors, sur les ordres de Brennos, Glanos s'enfonça seul plus au coeur du naos<sup>19</sup>. À la lueur mouvante de torches accrochées aux murs, au milieu d'un cortège de divinités pétrifiées dans le marbre, il contempla la hiératique statue de l'Apollon Moiragète. Sourde et muette, l'austère divinité de marbre semblait chuchoter à son âme d'incompréhensibles murmures. Une ouverture étroite se devina dans le mur, derrière la statue. Dissimulé après un rideau opaque, un escalier peu profond de dalles anciennes, court et étroit, semblait s'enfoncer vers les mondes infernaux... Les pas feutrés de Glanos résonnèrent d'un écho inhabituel. Il aboutit au-devant d'une salle souterraine, l'adyton<sup>20</sup>, où étaient renfermés le matériel prophétique et le trépied servant au célèbre oracle de Delphes. Là, dans l'obscur caverne dissimulant l'entrée des Enfers et le tombeau de Dionysos, les Grecs conservaient également depuis des temps immémoriaux le fameux omphalos<sup>21</sup> du monde... La voix mystérieuse avait cessé. Sitôt franchi le seuil de l'ultime porte sacrée protégeant la crypte, le courageux guerrier galate éprouva sur son cou l'acier froid d'une tête de lance. Menacé de mort, il dut s'immobiliser sur le champ. Il ne voyait rien mais la Pythie, celle que certains nommaient aussi la Voix, était présente et à l'affût, certainement depuis le début de l'assaut galate sur son sanctuaire, certainement depuis la première rumeur sur ces ignobles barbares. Glanos éprouvait à nouveau le sentiment désagréable d'un obscur, solitaire et banal destin funeste, maudit soit Apollon, la gloire éternelle s'éloignait encore... De surcroît, mourir sans rencontrer la si-renommée Pythie lui rendait la situation d'autant plus regrettable. Avec le presque-druide Uidos, Glanos avait souvent disserté, entre deux coupes de vin, sur



l'âge, la beauté étonnante et les dons prophétiques hors du commun de cette femme. Mais ils avaient surtout découvert qu'elle accusait d'un âge mûr et qu'elle était choisie parmi les femmes les plus humbles et les plus honnêtes de Grèce. L'âge faisant la sagesse, la Pythie passait pour avoir au moins cinquante ans... Glanos reprit ses esprits lorsque la pointe appuya jusqu'au sang sur sa jugulaire. Une goutte rouge perla. Il ne put alors qu'accepter sa mort imminente et décida finalement de s'en remettre au dieu pythien, maître absolu de cette crypte sépulcrale. Apollon, le dieu porteur de lumière, témoin muet de la scène *via* sa statue de bronze, semblait les fixer d'une obscure étrangeté. La Pythie pouvait sentir sa présence. Avec un automatisme dont il fut le premier surpris, Glanos déclama :

— Fille du dieu que l'on nomme l'Hyperboréen, tout comme les ancêtres de mes ancêtres l'ont déjà fait, je te sers...

Son grec plus qu'approximatif tomba net dans les ténèbres environnantes. Glanos décida alors d'avancer d'un pas, au ralenti, et s'agenouilla, les paumes ouvertes, vers la statue du dieu. Dans une lueur crépusculaire, il leva les yeux et contempla une femme, jeune, qui se tenait debout, le bras armé d'une lance dont le fer était toujours appuyé contre sa gorge. Vêtue simplement d'un péplos blanc de lin et d'un léger manteau noir en laine, fermé par une fibule en or « barbare », la Pythie du sanctuaire de Delphes tenait toujours à sa merci un des plus valeureux guerriers galates. Dans cette obscurité diaphane, la fille d'Apollon n'avait rien d'humain. Glanos l'admirait telle une émanation divine de la Morriagena Andarta, la déesse pour laquelle il avait dédié toutes ses gloires depuis le premier jour où il avait tenu une arme, c'est-à-dire toute sa vie. Subitement, la jeune femme lui asséna un coup sec sur la tête. Glanos s'effondra lourdement au pied de l'omphalos humide. La Pythie tenta de s'enfuir dans la foulée, manquant de trébucher sur les dalles usées de l'escalier. Mais Emigenos bloquait déjà le passage vers le naos. Elle lança alors sa pique d'Athéna en direction du guerrier galate. Celui-ci l'évita de justesse. Il dégaina son épée et moulina quelques gestes pour l'effrayer : il fal-

lait la garder vivante pour Brennos. Résolue à s'enfuir, la jeune Pythie tira secrètement de sa ceinture un poignard de bronze aux formes étranges, puis elle se jeta avec une force démesurée sur le frère de Glanos. Dans le tumulte, l'épée d'Emigenos déchira la hanche de la jeune femme. Elle s'écroula en hurlant, son sang sacré souillant le sol du temple. Glanos se réveilla brusquement et accourut vers le cri, aussi vite qu'il le pût. Il la découvrit à terre, déposée sur une flaque de pourpre. À cette vue, l'esprit du capitaine galate se tordit dans tous les sens, pendant que son corps entier tombait sec au fond d'un abîme. Il vit au-delà. Un croassement sinistre se fit entendre. Au fond du temple, un corbeau étincelant s'envolait d'un élan invisible pour s'évanouir au niveau de la porte d'entrée. Un augure ambigu, réfléchit Glanos... Un frisson noir parcourut le guerrier galate et tous les autres. La Pythie gravement blessée, peut-être mortellement, signifiait un sacrilège, même accidentel, qui venait probablement de tous les maudire. Glanos tenta tant bien que mal de panser la plaie sanguinolente de la jeune femme mais il fallait impérativement l'intervention de Uidos, seule sa science de la médecine pouvait la sauver. Le presque-druide mit tous ses talents et ses savoirs en application. Un seul but dès lors : soulever les cieus et éloigner les Enfers.

V

Dans sa léthargie, la Pythie distinguait l'ignoble chef barbare et sa horde cruelle, massacrant à l'infini les hommes si respectés du sanctuaire de Delphes. Les corps décapités des prêtres et des *hosioi*<sup>22</sup> jonchaient la chute du promontoire rocheux sacré, touche infâme d'atrocité. Car ces figures du sanctuaire, extrêmement considérées et enviées, appelées par la cité pour servir les dieux et assister la Pythie lors des cérémonies de l'Oracle, incarnaient aux yeux de tous les Grecs, le sacré par excellence. Mais pour les Galates, ils ne représentaient rien, ils ne correspondaient pas à leur conception du serviteur des dieux. Tout était trop systématique ici, tout s'avérait trop maîtrisé par les hommes. Le divin ne pouvait être qu'étouffé dans ces mains serviles et trop souvent corrompues. Ces hommes ne possédaient aucun savoir ancestral, aucune science nécessaire, aucune inspiration obligatoire, car servir au sanctuaire n'était finalement pour eux qu'une charge administrative, une de plus parmi tant d'autres... Dans son délire sombre nourri par le quasi-coma, la Pythie se voyait debout face à cette scène de massacre, mais elle n'éprouvait rien. Sans raison apparente, les sentiments de révolte et d'indignation contre ces actes impies demeuraient profondément éteints dans son corps. Sa conscience, anesthésiée durant des années par les prêtres, semblait maintenant vouloir s'élever depuis les tréfonds de son âme.

Brennos la regardait avec inquiétude, il avait rejoint ses hommes, tous impliqués à la secourir, près de la grande sta-

tue du temple. La jeune femme reprit furtivement connaissance puis convulsa de toutes ses forces et finit par se relever, décidée à s'échapper de leur emprise. Mais Glanos et Uidos, impassibles, la tenaient fermement. À genoux, elle n'arrivait plus à se tenir debout, le sang coulait à flots, à nouveau. Brennos s'approcha d'elle lentement, obnubilé par sa beauté fragile. Les premiers mots du chef concernèrent la proscription absolue de lui faire du mal, y compris si elle tentait de les blesser, voire de les tuer. La Pythie ne parla pas, épuisée par l'angoisse et sa blessure, ou cherchant peut-être un moyen de se libérer... La situation empirait. Malgré les soins rapides de Uidos, les nouveaux gestes brusques avaient déchiré sa plaie encore plus profondément. La jeune femme fixa avec sévérité le grand chef galate. Puis, à nouveau, elle s'évanouit. À cet instant, un sentiment négatif étreignit Brennos : une hallucination suffocante de chair putréfiée commençait à lui obstruer les narines. Il regardait le corps trop pâle de la jeune femme et le sang, densément sombre, souillant encore et encore les dalles blanches du temple... Un présage funèbre. Soudain, un grondement sourd venu de l'extérieur se fit entendre. Le chef galate envoya un de ses hommes, le champion Camulos, voir ce qu'il s'y passait. Des renforts grecs arrivaient en masse pour reprendre le sanctuaire... Emanos et Thessaloros, aux commandes d'une armée galate complètement éparpillée et enivrée par le pillage, sonnèrent l'alerte à la hâte. La confédération grecque étolienne, constituée des diverses cités aux alentours de Delphes, s'était rassemblée dans l'urgence. Erreur tactique pour le grand Brennos ou bien malédiction commençant à s'abattre, les Galates allaient à leur tour être assiégés... Trop peu nombreux pour résister face aux myriades grecques déferlantes, la victoire des Galates se transforma subitement en un désastre imprévu. Enfermés dans le temple avec la Pythie gravement blessée, les cinq devaient faire vite s'ils voulaient avoir une chance de vivre. Brièvement, chacun exprima sa théorie afin d'asseoir une fuite efficace. Camulos le Superbe, qui venait de voir la débâcle s'avancer, voulut courir au dehors du temple, sur le champ de bataille, dans le but de rejoindre ses frères et de com-

battre jusqu'à la mort. Pour lui, la fuite était inimaginable, ce ne pouvait être une option. Emigenos, Glanos et Uidos pensèrent de même au premier abord mais ils plaidèrent au final une échappée, afin de retrouver le général galate Achichorios dans le Nord, et une fois là-bas, revenir avec une plus grande armée. Quant à Brennos, de façon simple et brève, il leur ordonna de fuir tous les quatre avec la Pythie comme otage. Le chef ne perdit pas de temps en explications et en constats désespérants. Un rictus énigmatique s'était figé sur ses lèvres, Brennos souriait à la douleur de la défaite, il souriait d'affronter à pleines mains son destin, contre le dieu solaire en personne.

— Je reste là, prenez-la et surtout soignez la rapidement afin qu'elle ne meure pas. Ce sera une honte impardonnable pour notre peuple si elle ne survit pas, leur déclama Brennos sereinement.

Le grand chef contemplait la jeune fille d'Apollon, entièrement à leur merci. Puis il reprit avec solennité ses instructions.

— Glanos, prends mon épée, l'Épée, rapporte-la sur la terre des Origines, sur la terre de la terrible Morriagena Andarta, il est temps de la lui rendre...

Brennos dévisageait son brillant chef d'infanterie qui ne comprenait rien à ce qu'il lui disait.

— Tu es le seul capable de les sauver, Glanos. Sois fort, comme chaque nuit dévorant le jour. Et surtout, garde les dieux dans tes yeux, ils t'aideront à chaque pas sur le sentier de ton destin...

Le regard orageux de Brennos cachait mal l'âme enflammée de Taran qui, à ce moment précis, transperça de part en part le solide Glanos. Dans les iris tempétueux du général galate, le guerrier rutène pouvait toucher de ses propres yeux la divinité incarnée ; une invisible larme, opalescente, tomba lourdement de son œil droit sur le sol sacré du temple.

— Camulos, Uidos, Emigenos ! leur clama Brennos en se tournant vers eux. Fuyez avec Glanos pour revenir glorieux sur nos terres. Ne revenez pas ici. Je le sais maintenant... Uidos, ce que l'on devait trouver, vous l'avez avec vous, c'est Elle.

Leurs yeux commençaient à briller et ils ne saisissaient pas ce que leur chef voulait signifier. Brennos poursuivit alors plus rapidement, le temps commençait à être écoulé, la colère étolienne grondait déjà dans tout le sanctuaire.

— Glanos, écoute-moi. Aidé des druides, va sur nos terres et fais consulter les oracles. Établis un temple là où les dieux te l'indiqueront. Sacrifie dans cette enceinte sacrée le trésor de cette victoire delphienne. Place-le sous la protection d'Apollon, du grand Taran et de la Morriagena. Je n'ai qu'un seul désir, mes amis, mes frères, mes fils : que notre gloire résonne dans tous les banquets des Gaules ! Ramenez les trésors de Delphes et racontez ce que vous avez vécu. Racontez ce que nous avons gagné en gloires inouïes !

Le regard étincelant, Brennos soupira brièvement puis conclut :

— Partez maintenant, ne vous retournez pas, qu'Esos l'Avisé vous garde.

Ils restèrent tous sans voix, abasourdis, et une incontrôlable confusion paralysa leur précipitation soudaine. Ils tentèrent d'analyser les paroles du chef mais le grognement sourd de la Némésis grecque pointait aux portes du grand temple apollinien... Chacun s'activa alors rapidement dans une efficacité parfaite. Emigenos et Camulos récupérèrent tout ce qu'ils pouvaient trouver dans le temple : pièces de monnaie, d'orfèvrerie et de vaisselle précieuse. Ils parvinrent ainsi à remplir deux sacs de toile dure, qui, providentiels, avaient été visiblement dissimulés à la hâte dans une niche près de la grande porte, « des sacs pour l'approvisionnement de la Pythie et de ses serviteurs », avait analysé Emigenos avec lucidité. Quant à Uidos et Glanos, ils relevèrent *manu militari* la jeune femme et la soutinrent chacun sur une épaule. Elle demeurait à moitié inconsciente, noyée dans un éther douloureux, pétri de longs cauchemars et surtout d'angoisse. Camulos passa devant et ouvrit la voie, l'Épée dans une main et le butin dans l'autre. Emigenos fermait la marche, portant lui aussi une partie du trésor. La fuite s'annonçait plus que périlleuse, presque suicidaire. Brennos, désormais seul, se tenait debout, face à l'Est, prêt à affronter le courroux suprême de l'immortel Apollon...